

UN HOMME DE 48

Marc-Antoine BRILLIER

leader républicain dauphinois (1809-1888)

Ses origines familiales à Heyrieux

Le centenaire de la révolution de 1848 remet cette année en vedette les événements et les personnages de cette époque. A cette occasion, en qualité de compatriote, il nous paraît indiqué d'évoquer le souvenir d'un puissant leader républicain de l'Isère : Marc-Antoine Brillier né à Heyrieux le 2 août 1809 et mort à Vienne le 26 février 1888.

Il se rattache aux hommes de 48 par ses débuts dans la vie politique et parlementaire. A la veille de la révolution de février, il était avocat à Vienne et premier conseiller municipal faisant fonction de maire dans cette ville. A ce titre il joua un rôle

de premier plan dans l'organisation du banquet réformiste qui eut lieu à Vienne le 20 Décembre 1847. Prodrôme de la Révolution, cette curieuse campagne politique faite au cours de banquets tenus dans toute la France devait amener la chute de la royauté. C'est en effet un banquet démocratique organisé à Paris le 22 février 1848 qui fut le point de départ de l'insurrection du peuple de la capitale. On connaît la foudroyante rapidité des événements : dès le 24 février Louis-Philippe abdiquait et un gouvernement provisoire s'installait à l'Hôtel de Ville de Paris, aucune résistance ne se manifestait dans les départements.

Le premier soin du gouvernement provisoire fut de proclamer le suffrage universel et des élections eurent lieu dès le 23 avril 1848 en vue d'élire au scrutin de liste départemental les membres de l'Assemblée Constituante. La liste républicaine fut élue toute entière dans l'Isère. Marc-Antoine Brillier y figurait au septième rang avec 99.197 voix.

Juriste de talent, l'avocat Brillier s'intéressa à l'élaboration de la Constitution, qui fut acceptée le 4 novembre 1848 ; mais ardent et sincère républicain, il fut fort désappointé du résultat des élections à la présidence de la république le 10 décembre : Louis-Napoléon avait été élu avec 5 millions et demi de voix.

Brillier au lendemain de ces élections écrivait à un de ses compatriotes : « Je suis vraiment surpris du mouvement de l'opinion publique dans nos paysen faveur de la candidature de Louis Bonaparte. Je croyais que les habitants de la campagne avaient plus de confiance dans les hommes qui sont nés au milieu d'eux, dont ils connaissent toute la vie, dont ils ont accepté jusqu'ici la direction politique. Je m'étais trompé. Dieu veuille qu'ils ne se trompent pas eux-mêmes dans le choix de leur candidat ! Dieu veuille que cette candidature ne soit pas le signal de nouveaux malheurs pour notre pays !... »

Il y a dans cette lettre un accent d'inquiétude et de sincérité qui dénote un esprit sagace et réfléchi de la part de cet authentique républicain.

L'année suivante Brillier hésitait à être candidat aux élections pour l'Assemblée Législative : les électeurs d'Heyrieux, sa ville natale, vinrent à la rescousse et lui envoyèrent une adresse enthousiaste. Le 13 mai 1849, il fut de nouveau élu sur la liste républicaine avec 65.814 voix.

C'est à la fin de ce second mandat que ce militant républicain acquit toute sa notoriété. Il ne voulut pas admettre le coup d'état du 2 décembre 1851 qui dissolvait l'Assemblée Législative. Dès le lendemain avec une poignée de représentants du peuple, il gagnait le faubourg Saint-Antoine où quelques ouvriers de la rue Sainte-Marguerite avaient élevé une barricade. Quand les soldats arrivèrent pour l'enlever, il se porta crânement au-devant d'eux. Pendant ce temps son collègue de Nantua, le médecin Jean-Baptiste Baudin trouvait la mort près de la barricade en défendant le principe de la loi et la république.

Ce fut l'événement mémorable de la vie politique de Marc-Antoine Brillier. Sa carrière ne devait cependant pas s'arrêter là : à la chute de l'empire de 1870, il fut quelques temps préfet de l'Isère, puis maire de Vienne et enfin élu sénateur du département en 1876.

Il mourut à Vienne dans son domicile de la rue Vimaine le 26 février 1888 et fut enterré au cimetière de cette ville près du monument aux morts de 1870. Il voulut des funérailles des plus simples sans prêtre ni discours.

La ville de Vienne commémora son souvenir dès 1888 en plaçant son buste à l'Hôtel de Ville et en donnant le nom de « cours Brillier » à l'ancien « cours de la Caserne ».

En 1909, Heyrieux, son pays d'origine, éleva un monument en son honneur sur la place de l'Hôtel de Ville. Malheureusement son buste était en bronze et les allemands en 1944 l'ont fait enlever comme beaucoup d'autres ; nous avons oui dire que la municipalité songeait à le faire remplacer.

**

La longue et brillante carrière politique de Marc-Antoine Brillier a été écrite, avec un réel talent et une admiration sincère par son neveu Claude Berthet, en 1902 : il avait à sa disposition les lettres et les papiers de son oncle, nous ne saurions rien y ajouter.

Plus modestement, nos recherches ont porté sur les origines familiales et le milieu social où s'est éclosée sa vocation d'avocat qui est à la base de sa carrière politique.

C'est au second tiers du dix-huitième siècle que les Brillier vinrent se fixer à Heyrieux à la suite d'un mariage.

A cette époque, Heyrieux n'était pas un simple village agricole, mais un petit bourg rural où l'on comptait beaucoup plus d'artisans et de marchands que de laboureurs. Il était spécialement animé aux jours de foires et de marchés et chaque jour y voyait défiler où s'arrêter tout un monde de rouliers, voituriers conducteurs de messageries. Situé à quatre lieues de Lyon, Heyrieux était une étape naturelle sur le « grand chemin direct de Grenoble » qui conduisait en Italie, de plus c'était un carrefour de routes secondaires. Les fermes du roi y tenaient un important bureau de la douane de Valence avec un receveur des fermes et une brigade d'employés sédentaires ou mobiles avec son commandant : la présence de tout ce peuple de douaniers est un indice de l'importance du trafic de marchandises qu'ils avaient à surveiller. L'existence d'auberges et d'hostelleries en est un autre : les cabarets ne se comptaient pas à Heyrieux, c'étaient les logis « à l'Image de Saint-Pierre », « de la Fontaine », « du Lyon d'Or », ceux qui portaient pour enseigne « La Coupe d'Or », « La pomme rouge », « La Croix d'Or », « La Croix Blanche »....

A l'ombre de ces auberges se tassaient une foule de petits artisans, bourreliers, maréchaux ferrants, cordiers, canabassiers chandeliers, traiteurs, drapiers, tailleurs d'habits cordonniers et tout un ensemble de ces petits boutiquiers qu'on appelait autrefois tout simplement des marchands et qui vendaient de la mercerie, des épices aussi bien que des étoffes.

C'est un de ces honorables marchands, François Charpenet, qui est à l'origine de l'installation à Heyrieux de la famille Brillier : François appartenait à une vieille famille d'artisans du lieu ; son nom, patronyme d'origine, rappelle le hameau de Charpenay, voisin d'Heyrieux. Il avait fait un « beau mariage » en épousant Thérèse Merlin (les Merlin, riches négociants, anciens tuilliers, avaient leur chapelle voûtée dans l'église paroissiale).

Son mariage incita sans doute François Charpenet à acheter une boutique de marchand et c'est là probablement qu'une de ses filles, Benoite, fit connaissance d'un voiturier (il en passait de nombreux) du nom de Joseph Brillior, qu'elle épousa en 1742. Ce dernier était originaire de Rives et fils de Jean, marchand et de Catherine Guillet.

Notre voiturier, arrière-grand-père de notre leader politique, fut sans nul doute très heureux en ménage puisque son frère Fran-

çois qui exerçait la même profession que lui, épousait en 1747 sa propre belle-sœur, Claire Charpenet.

Les ménages des deux frères vécurent en excellente harmonie : on les voit passer « acte portant société » de marchands voituriers en 1749.

Chacun de ces deux couples, doublement frères, devait fonder à Heyrieux, une lignée familiale qui s'épanouit pendant quatre générations ; au bout de ce temps, à l'orée du vingtième siècle, fait curieux, les deux familles Brillier, unies dans la même destinée, devaient s'éteindre dans leurs rameaux masculins après avoir peuplé le pays d'honnêtes commerçants, aubergistes ou marchands, au dix-huitième siècle, de modestes cultivateurs, au dix-neuvième et donner naissance chacune à une notabilité : la première à Marc-Antoine Brillier, le parlementaire de '48, la seconde au docteur Antoine-Marie Rosier, maire d'Heyrieux.

**

La branche aînée seule intéresse notre étude ; l'ancêtre Joseph Brillier bien qu'illettré jouit d'un certain prestige à Heyrieux : les documents qui le concernent en font foi ; il fut choisi par ses concitoyens comme consul de la communauté et faisait partie de la confrérie des pénitents, société philanthropique de l'époque, qu'il n'oublia pas dans son testament. Ses affaires étaient relativement prospères puisqu'à deux reprises il fit agrandir ou réparer sa maison. Celle-ci était située « au Bourg-Bas, touchant de l'ise la grande-rue tendant de l'église à Lyon » c'est précisément la rue qui porte de nos jours le nom de son arrière-petit-fils).

Joseph mourut en 1760 à l'âge de 55 ans ; on l'enterra dans la nef de l'église paroissiale, usage réservé aux personnes de qualité et devenu déjà rare à la fin du dix-huitième siècle.

Il laissa deux enfants, François et Anne : ils n'étaient pas illettrés comme leur père, mais possédaient une certaine instruction à en juger par leurs signatures alertes et délicates qui ornent souvent les registres de baptême du curé Barbaroux.

Après la mort de son mari, Benoite Charpenet continua à exploiter sa boutique de marchande avec sa fille Anne ; son magasin était bien garni, l'inventaire à son décès dura plusieurs jours, d'ailleurs elle n'était pas sans ressources : elle possédait sa maison d'habitation qui était « haute moyenne et basse » (à deux étages), « couverte à tuiles, avec un degré au-dehors, du côté « de la rue, pour monter aux appartements hauts, en pierre de taille, « avec une jalousie de fer ». Pour augmenter ses revenus, elle loua « la chambre qui était au-dessus de la cuisine à des employés de la brigade d'Heyrieux, à raison de trois livres par mois et par personne ».

Benoite Charpenet était en outre propriétaire d'une autre maison au Bourg-Bas « sur le chemin qui va de la Grand-rue à la maison du Seigneur », qu'elle donna par contrat de mariage à son fils, de deux vignes et d'une soixantaine de « bicharées » de terre disséminées dans les divers territoires de la communauté.

Si elle jouissait ainsi d'une certaine aisance, elle était également une femme de bien. Son fils déclare à son décès « qu'elle était « une ressource dans le pays : lorsque quelqu'un était dans le « besoin, l'on recourait à elle qui facilement prêtait ou avançait « son argent à beaucoup de personnes pour les faire subsister » et Anne, sa fille, ajoute qu'elle prêtait à sa tante Claire Charpenet « des draps de lit en fine toile pour la Fête à Dieu, pour les mettre « devant sa maison lors de la procession ».

Elle décéda en 1772 et fut enterrée dans la Chapelle des Merlin (1) qui, nous l'avons vu, avait été fondée par les ancêtres de sa mère.

Avant de mourir, Benoîte Charpenet avait voulu faire apprendre un métier à son fils François Brillier : à cet effet, elle signa en 1764 un contrat d'apprentissage de chandelier chez maître Turin ; pour six mois d'apprentissage, elle lui versa 96 livres et ajouta 12 livres d'étrennes.

François devint sans doute un bon artisan dans son métier car maître François Servanin natif de Oytier (2), qui exerçait l'art de chandelier à Heyrieux résolut de lui donner sa fille Marie-Anne en mariage : « le 23 février 1770, François Brillier marchand « chandelier et Marie-Anne Servanin fille de Joseph Servanin marchand chandelier... majeur, néanmoins du consentement de leurs « pères et mères donné lors du contrat... reçurent la bénédiction « nuptiale ».

Ce mariage entre gens du « lumineux » est celui des grands-parents de Marc-Antoine.

Quant à la sœur de François, Anne, elle épousa après les décès de sa mère Jean-Baptiste Richaud, aubergiste de la Croix d'Or (3). Ce ménage eut entre autres enfants un fils prénommé Marc-Antoine, il sera en 1809 le parrain de notre leader politique et lui transmettra à ce titre son prénom.

**

Le ménage François Brillier-Marie-Anne-Servanin installé marchand à Heyrieux eut à son tour deux enfants, garçon et fille : le fils Claude naquit en 1777 (ce sera le père de Marc-Antoine). La fille prénommée Marguerite, vit le jour en 1780 : elle sera marraine de notre parlementaire de 1848. Restée célibataire, elle décéda à Heyrieux en 1853.

Survint la Révolution qui amena non seulement un changement politique mais entraîna un bouleversement économique dans le commerce local du vieil Heyrieux.

Les fermes du roi furent supprimées et les employés de la douane de Valence disparurent... Personne ne les regretta mais en même temps qu'eux disparut tout le peuple de rouliers, de voituriers qui conduisaient les messageries sur le Grand-Chemin de Grenoble. Les routes étaient peu sûres, les frontières italiennes fermées du fait de la guerre, de plus les foires et marchés locaux perdaient de leur importance. Le négoce du village en subit le contre-coup, des auberges, des boutiques de marchands durent fermer leurs portes. Le commerce ne nourrissait plus son homme, il fallait revenir à la terre, qui, elle, ne trahit pas les vaillants qui la cultivent.

Claude, le fils du marchand François Brillier arrivé à l'âge adulte ne songe pas à relever le commerce de ses ancêtres mais plutôt à faire valoir les terres de ses parents (nous avons relaté que la grand-mère Charpenet possédait déjà un petit bien foncier). Son oncle Jean-Baptiste Richaud en fait autant, il abandonne son auberge de la Croix d'Or pour cultiver ses champs. Son cousin

(1) Cette chapelle voûtée, et même vitrée au dix-septième siècle, était dédiée à Saint-Jean l'Évangéliste et située sur l'aile droite de l'ancienne église d'Heyrieux.

(2) La famille Servanin est encore représentée à Oytier. Ce patronyme, nom d'origine, rappelle le hameau voisin du Servanin.

(3) Le logis de la Croix d'Or était la propriété de Marc-Antoine Vacher, parrain de Marc-Antoine Richaud, parrain à son tour de Marc-Antoine Brillier.

germain, Joseph Rosier qui avait épousé Anne Brillier, n'exploitait plus son logis de la Pomme Rouge mais ses propriétés.

Rien d'étonnant à ce que le citoyen Claude Brillier soit simplement cultivateur quand le 29 fructidor de l'an VI il se présenta devant Pierre Dubessay, agent municipal de la commune d'Heyrieux pour contracter mariage avec la citoyenne Claudine-Guy, de la commune de Mions, également fille de terriens. Son oncle par alliance Jean Baptiste Richaud « propriétaire » l'accompagnait et lui servit de témoin...

**

C'est dans ce milieu rural de petits propriétaires terriens que Marc-Antoine Brillier vint au monde le 2 août 1809. Ses parents devaient lui donner toute une couronne de frères et de sœurs. Claude et Claudine Brillier eurent en effet une famille de dix enfants échelonnés sur vingt ans de mariage ; Marc-Antoine occupait le cinquième rang, un frère et une sœur moururent en bas âge. Huit enfants, restaient à élever avec les revenus modestes de la ferme : cela ne se fit pas sans peine ni sans souci : de tous temps « les parents de famille nombreuses ont été les grands aventuriers du siècle » dit Charles Peguy.

L'enfance de Marc-Antoine s'écoula au milieu des travaux des champs où il aidait son père. Mais la petite propriété paternelle ne pouvait pas absorber l'activité de tous ses enfants. C'est alors qu'intervinrent deux personnes amies de la famille Brillier, le curé de la paroisse, l'abbé Teyssier et le médecin du lieu, le docteur Antoine-Marie Rosier. Ils avaient remarqué la vive intelligence du jeune Marc-Antoine ; tous deux s'employèrent à lui faciliter les moyens de s'instruire. « On était alors sous la Restauration... », écrit son biographe et neveu : animé du vif désir de s'instruire, « le jeune Marc-Antoine fut tout heureux des leçons supplémentaires du curé, qui lui enseigna ce qu'il put de sciences et un peu de latin. Cette aide gratuite apportée par un membre du clergé. « n'était pas non plus sans satisfaire les vœux de son père, homme « très estimé, faisant à force de courage face à ses lourdes charges, « mais esprit profondément imbu d'idées religieuses, très convaincu « d'ailleurs, et ambitionnant, comme naguères encore bon nombre « de paysans, d'avoir un de ses fils prêtre ».

C'est ainsi que Marc-Antoine fut dirigé avec un de ses frères, Jean-Baptiste, sur le petit séminaire de la Côte-St-André pour y faire ses études. Son frère y acheva ses classes secondaires, mais se destina ensuite au notariat, quant à Marc-Antoine, après un séjour de deux ans à la Côte-St-André, il quitta le petit séminaire pour le lycée de Lyon où il acheva ses humanités et prit son baccalauréat es lettres : il avait un peu plus de vingt ans.

À Lyon, il suivait comme externe les cours du lycée, logé pour 70 fr. par an dans une petite chambre à peine meublée, se nourrissant au moyen des provisions que lui envoyaient ses parents : « il s'efforçait, relate son biographe, de réduire pour les siens l'importance des sacrifices que son instruction leur imposait ».

Il commença ensuite ses études de droit à Grenoble pour aller les terminer à Paris, sans doute sur les conseils du docteur Rosier qui fut le guide ami et la providence du jeune étudiant. C'était un homme de grand cœur et un esprit cultivé que ce médecin de campagne : il fut maire de sa commune de 1819 à 1847, il modernisa le vieil Heyrieux comme d'ailleurs la maison de ses ancêtres, l'antique logis de la Pomme Rouge, et s'intéressa spécialement à la construction des routes départementales qui se faisaient

à son époque. Comme beaucoup de médecins de campagne de jadis, il fut tenté par la politique ; candidat au conseil général de 1839, il déclarait dans sa proclamation : « Il faut croire au zèle, au « dévouement pour le bien public... Le dévouement se prouve, « il ne se raconte pas ».

Claude Berthet a publié plusieurs extraits des lettres qu'adressait le bon docteur du village à son protégé, l'étudiant de Paris : en juin 1832, lors de l'enterrement du général Lamarque, il lui recommande de s'abstenir d'assister aux manifestations qui régnaient dans la capitale : « *Je pense, lui écrit-il, que tu ne prends aucune part aux émeutes ni aux projets brouillons de tes camarades....* » Par contre il lui conseille le travail et les soins de sa santé : « *J'approuve entièrement le choix de tes cours, seulement j'en-trevoyais beaucoup de travail, il ne faut pas pour y suffire épuiser ta santé, tu manquerais ton but....* » L'étudiant en droit mit à profit les sages conseils de son protecteur et ami et profita avec succès de l'enseignement de maîtres éminents : Royer-Collard, de Gérando, Poncelet, etc... Licencié en droit en 1833, il quittait bientôt Paris en écrivant à son cousin qu'il était prêt pour la lutte ; il retournait en effet se fixer dans sa province. Après un stage chez un avoué pour se perfectionner dans la procédure, il se fit inscrire au barreau de Vienne.

Le docteur Rosier (1793-1847), fils de Joseph Rosier l'au-bergiste et d'Anne Brillier et petit-fils de François Brillier le marchand voiturier, dut être fier des premiers succès d'avocat à Vienne de son jeune cousin. Mais il mourut relativement jeune à 54 ans à la veille du début de la carrière politique de Brillier, en 1848, à l'avènement de la II^e république.

Par contre ses vieux parents connurent ses succès parlementaires : Claude et Claudine Brillier, restés unis au cours de leur vie, le furent également dans la mort, ils moururent tous deux octogénaires à Heyrieux à une année d'intervalle en 1859 et 1860.

Quant à ses nombreux frères et sœurs, ils suivirent l'exemple de Marc-Antoine, ils restèrent tous célibataires à l'exception d'une sœur Françoise (1816-1893). Ainsi s'éteignit à la fin du siècle dernier la branche aînée des Brillier à Heyrieux. Quant à la branche cadette, celle à laquelle appartenait la mère du docteur Rosier, fait curieux, elle avait déjà subi le même sort au milieu du siècle. Ses derniers représentants du sexe masculin, Sébastien et Emmanuel Brillier, l'un cocher, l'autre rentier ne s'étaient mariés ni l'un ni l'autre.

La seule héritière des traditions de cette belle famille, Françoise Brillier, épousa en 1840 Louis Berthet. Les Berthet étaient amis de longue date des Brillier, dès le dix-huitième siècle, Jean-Baptiste Berthet, maître-chirurgien ou officier de santé à Heyrieux, choisissait François Brillier et sa sœur Anne comme parrains à ses enfants.

*
**

De ce mariage naquirent plusieurs enfants, l'un d'eux Claude Berthet édita en 1908 une substantielle biographie de son oncle et publia de larges extraits de lettres et des écrits du grand militant républicain de l'Isère. Ce livre a inspiré la présente étude : nous avons cru bon cependant d'y ajouter le résultat de nos recherches locales sur la généalogie des Brillier à Heyrieux, une famille bien française d'artisans, de paysans des siècles derniers. A ce titre ce sera une modeste contribution à l'histoire sociale du Dauphiné : « Rien de plus intéressant que de suivre l'évolution d'une famille au cours de plusieurs siècles, que de pratiquer

« une sorte de coupe dans un groupe humain déterminé et de « tracer la courbe des variations dans les degrés de l'échelle « sociale que gravissent ou descendent les membres de cette fa- « mille » déclare le distingué « historien social » qu'est M. F. Rude, sous préfet de Vienne.

Faire l'histoire de cette famille, c'est encore évoquer un peu les qualités de fond de cette race de paysans dauphinois que nous retrouvons dans le caractère froid, endurant et réfléchi de Marc-Antoine Brillier : Il avait simplement par son travail et sa sagacité, franchi quelques échelons de l'échelle sociale.

Ce représentant du peuple était fier de ses origines, il conserva toute la vie la bonhomie et la simplicité des habitants de son village, témoin l'anecdote de son arrivée à la Préfecture de l'Isère : le 7 septembre 1870, un décret le nomme préfet de l'Isère. Ennemi de l'obstination, Brillier, quelques jours après, part pour Grenoble, débarque à la gare et se rend à pied à la préfecture tenant à la main une petite valise. Au moment de pénétrer dans l'édifice, il trouve à la porte un huissier qui l'arrête et l'interpelle d'un ton rogue : « Eh, où allez-vous ? — Je vais « à la préfecture. — Mais mon brave, on n'entre pas ainsi à la « préfecture... Qui êtes-vous ? » Brillier s'inclinant avec douceur « je suis le préfet de l'Isère ».

Il se plaisait, rapporte son neveu, à raconter cet incident de sa courte carrière administrative et s'égayait beaucoup au souvenir de la figure du malheureux huissier.

Dr Joseph SAUNIER

(4) Bibliographie :

- = 1^o) Claude Berthet : étude bibliographique, M. A. Brillier ; Lyon (1908) ;
- 2^o) Heyrieux : Arch. com. Reg. de Cathol. ; Reg. d'état-civil ; Arch. personnelles ;
- 3^o) Minutes de Me Mantoy, notaire royal à Heyrieux.

.....
A travers les villages du Bas-Dauphiné : Un curieux pèlerinage de François I^{er}. (Evoc. n^o 23-24, p. 199-201). La suite de cette étude de M. le Dr Joseph Saunier paraîtra dans le numéro suivant : 27/28.
.....

L'activité scientifique du Comté